

## Tilburg University

### Pères, patriarcat, paternité

Knibiehler, Y.

*Publication date:*  
1994

*Document Version*  
Publisher's PDF, also known as Version of record

[Link to publication in Tilburg University Research Portal](#)

*Citation for published version (APA):*  
Knibiehler, Y. (1994). *Pères, patriarcat, paternité*. (WORC Paper). WORC, Work and Organization Research Centre.

#### General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

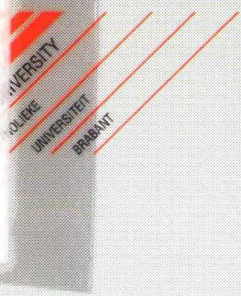
- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal

#### Take down policy

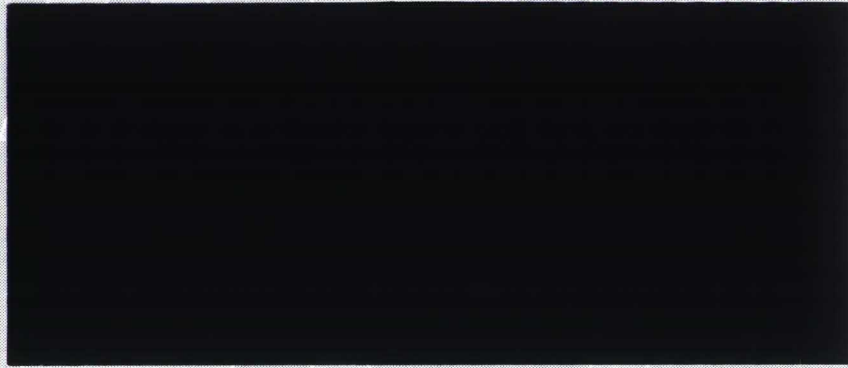
If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.



R  
CBM  
R  
94-26  
58  
9585  
1994  
NR.26



227  
WORC  
92  
Work and Organization Research Centre



Rub

v. fatherhood  
t. history

PAPER



**Pères, patriarcat, paternité**

Yvonne Knibiehler

WORC PAPER 94.05.026/6

Paper prepared for the Conference on Changing Fatherhood,  
WORC, Tilburg University, The Netherlands

May 24 - 26, 1994

**WORC papers have not been subjected to formal review or approach.  
They are distributed in order to make the results of current research  
available to others, and to encourage discussions and suggestions.**

#### ACKNOWLEDGEMENT

This paper was written for the Conference on Changing Fatherhood,  
WORC, Tilburg University, The Netherlands, May 24, 1994.

Yvonne Knibiehler, Université de Provence



## **Pères, patriarcat, paternité \***

Yvonne Knibiehler, Université de Provence

WORC, Tilburg University, The Netherlands

*Mots de Clés: paternité, historique, évolution*

Il ne faut jamais opposer un "autrefois" stable et homogène à un "aujourd'hui" ou tout serait bouleversé. Il y a eu dans le passé des "nouveaux pères" à chaque tournant de la civilisation, parce que la paternité est une institution socio-culturelle qui se transforme sans cesse sous la pression de facteurs multiples. Prendre conscience de ces changements peut nous aider à mieux comprendre et à mieux accepter ceux que nous subissons. Nous sommes des êtres de mémoire et d'histoire. Le cheminement de chaque individu prolonge et infléchit celui des générations qui l'ont précédé.

Cette évolution a-t-elle détruit ce qu'on appelle "le patriarcat" ? Il est plus juste de dire que le patriarcat, domination des pères sur les mères et les enfants, s'est lui aussi transformé, sans disparaître.

Pour marquer quelques étapes essentielles on rappellera d'abord les fondements du patriarcat dans l'Antiquité latine et chrétienne; puis les caractéristiques de la paternité coutumière telle qu'on la voit se développer en Occident depuis le XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Révolution; ensuite on précisera les nouvelles conditions qui se sont imposées au père à l'époque contemporaine.

### **I Les formes antiques du patriarcat**

On a pu dire que la paternité n'est pas un fait de nature mais une invention humaine. La maternité est toujours évidente du fait de la grossesse et de l'accouchement. La paternité non.

Quand le male humain a-t-il voulu déchiffrer le lien biologique qui l'unissait à sa progéniture? Nous l'ignorons. Mais les anthropologues attachent une grande importance à la prohibition de l'inceste qu'ils découvrent aux origines de toute civilisation. Les hommes d'un groupe se seraient interdit de toucher aux femmes proches leurs filles, leurs soeurs--, pour pouvoir les donner vierges aux hommes d'un autre groupe et réciproquement. Il a fallu qu'ils imposent cette règle, donc que la génération des pères gouverne celle des fils et des filles. En occident cette prise de pouvoir a donné la famille patriarcale (dominée par le père); on dit aussi patrilinéaire (les enfants portent le nom de la lignée paternelle) et patrilocale (les enfants naissent dans la maison du père). On sait qu'il existe ailleurs dans le monde des civilisations où la famille est matrilinéaire et matrilocale, mais elles n'ont rien de matriarcal: là c'est le frère de la mère qui protège et gouverne les enfants.

### *1) Le Pater familias*

Le patriarcat institué par le droit romain est un modèle du genre.

Le pater familias dispose de la patria potestas qui est un pouvoir absolu. Elle ne relève pas du droit puisqu'elle ne connaît en principe aucune limite. Elle est l'origine et la source de tout pouvoir, y compris politique et religieux: on appelle les sénateurs patres, les aristocrates patricii, l'empereur pater patriae, et le dieu qui représente la fonction souveraine est Jupiter (racine: pater). La paternité est une notion primordiale et unitaire qui s'exprime dans la famille par l'intermédiaire du pater familias, mais aussi dans la cité par l'intermédiaire des magistrats.

La paternité est elle-même une magistrature, en ce sens que le père élevé des enfants au service de la cité, hors de laquelle il n'est rien. C'est donc d'abord le service de la collectivité qui justifie la puissance du père. Il les élève aussi au service de sa g e n s, la grande famille qui descend d'un même ancêtre. L'enfant devra porter et transmettre un nom, un patrimoine, des titres et des biens; il devra continuer le culte des ancêtres.

La paternité romaine ressemble à une adoption, car l'homme n'est père que par sa propre volonté, et non parce que sa femme a mis un enfant au monde. Cet enfant, il peut ne pas le reconnaître, il peut refuser de l'élever. La sage-femme le dépose à ses pieds: s'il le relève c'est qu'il l'accepte pour sien (pour une fille il peut se contenter de dire: "Nourrissez-là" ). Dans le cas contraire le nouveau-né sera exposé dans un lieu prévu à cet effet (au pied de la colonne



Lactaria, au pied du Mont Aventin, près des marais du Velabre). L'exposition était le principal moyen d'éviter les charges de famille, d'écarter les indésirables: l'équivalent de la contraception. On écartait surtout les enfants chétifs et les filles en surnombre.

En outre, même s'il a des enfants de son épouse, le pater familias peut en adopter. En général, il adopte un neveu, un parent, le fils d'un ami. L'adopté n'est jamais un petit enfant, c'est un adolescent qui doit pouvoir donner son consentement. L'adoption rompt tout lien juridique entre l'adopté et son géniteur, non pas les liens affectifs. L'adopté a deux pères, mais son père social l'emporte sur son père biologique. Les femmes ne sont pas concernées par l'adoption, ni comme adoptantes, ni comme adoptées.

L'autorité du père dure autant qu'il vit. La notion de majorité n'existe pas à Rome. Les enfants, même adultes, mariés et parents eux-mêmes restent soumis au pater familias, (à moins que celui-ci ne les émancipe, ce qui arrive souvent).

Cette toute puissance que le droit romain accordait au père avait peut-être pour objectif de mieux l'impliquer dans la fonction paternelle, dans les responsabilités éducatives. A défaut d'être évidente par la biologie, la paternité était rendue évidente par la loi, par le pouvoir sur l'enfant: elle était instituée alors que la maternité ne l'était pas.

Deux usages confirment la toute puissance du père: l'un est lié au divorce, l'autre à l'allaitement. Au mépris des moralistes, le divorce devient fréquent à Rome dès le dernier siècle de la République, avant J.C. En principe les deux époux sont égaux, chacun peut prendre l'initiative; mais comme l'épouse qui demande le divorce risque de perdre sa dot, l'initiative vient le plus souvent du mari. La procédure est simple et rapide, une lettre suffit. L'homme divorçant n'a en général ni grief ni rancune contre sa femme (à Rome le mariage ne se fonde pas sur l'éros); la plupart du temps il aspire à une alliance plus avantageuse, plus brillante. Si le couple a des enfants, ceux-ci restent dans la maison où ils sont nés, celle de leur père, quelque soit leur âge. Mais le père accorde à son épouse ce que nous appelons le droit de visite.

Une pratique étonnante, et fréquente, consistait à divorcer d'une épouse enceinte pour la marier à un ami du mari, ami privé de descendants. C'était comme un cadeau entre hommes. L'enfant né dans la maison du second mari appartenait à ce dernier, mais tout le monde savait qui était

le géniteur. L'exemple le plus connu est celui de Caton d'Utique qui avait la chance d'avoir une épouse féconde, Marcia: il divorça d'elle, enceinte, pour qu'elle puisse épouser Hortensius, privé de progéniture; Marcia donna aussi d'autres enfants à Hortensius. Celui-ci étant mort, Caton réépousa Marcia. Ce comportement n'avait rien d'exceptionnel. Il s'explique par le fait que les Romains manquaient d'épouses fécondes.

Les enfants n'étaient pas élevés directement par leurs parents. On les confiait à des nourrices, puis à des pédagogues. L'usage des nourrices s'est perpétué dans les sociétés occidentales. Il faut tenter d'en comprendre les origines.

Et d'abord, qui faisait autorité en la matière ? Certains moralistes accusent les grandes dames de ne pas vouloir abîmer leur poitrine, et de se dispenser allégrement des corvées du maternage. Mais l'omnipotence du pater familias conduit à penser que s'il avait exigé que son épouse allaitât, celle-ci n'aurait pas pu se dérober. La vérité est sans doute complexe. Le riche citoyen romain pouvait avoir plusieurs raisons de refuser l'allaitement maternel. En premier lieu le désir d'engendrer plusieurs enfants dans les délais les plus brefs. Car l'empereur Auguste, soucieux du déclin démographique, avait promulgué des lois (9 et 17 ap. J.C.) privant du droit d'hériter ceux qui n'avaient pas eu au moins trois enfants. Or l'allaitement joue le rôle d'un contraceptif assez efficace: le mari pouvait vouloir écarter cet obstacle. Autre raison: on croyait alors que le lait, comme le sang, transmettait les caractères héréditaires. Celui qui voulait privilégier sa propre lignée estimait peut-être suffisant que sa femme ait nourri l'enfant de son sang pendant neuf mois de grossesse; pour l'allaitement, il était facile de recourir aux femmes esclaves quitte à les féconder au bon moment. Autre raison encore, on redoutait l'intimité que crée l'allaitement entre la mère et l'enfant: des liens affectifs puissants pouvaient s'ensuivre, liens jugés nuisibles surtout pour le fils, qu'on ne voulait pas trop attaché à sa mère. Les médecins ne désapprouvent pas une pratique qu'ils comparent au repiquage: pour avoir de belles récoltes, le jardinier fait un semis, puis il transplante les jeunes pousses.

## *2) Le père selon le christianisme*

On sait à présent, de science sure, que le fonctionnement de la famille romaine n'a pas été transformé par le christianisme, mais qu'il a évolué avant toute conversion. Les Romains ont commencé à apprécier la chasteté, la fidélité, ils ont réduit la pratique du divorce et celle de



l'homosexualité avant de connaître la doctrine et la morale chrétiennes. Le christianisme est venu confirmer, consolider, diffuser un nouveau système familial. Le monothéisme chrétien a fait peu à peu apparaître un "nouveau père" patriarcal.

Ce nouveau père est à la fois exalté dans son prestige et limité dans ses pouvoirs. Exalté dans son prestige ? Il n'y a plus de déesse mère, le Dieu unique se fait père. Le Dieu d'Israël était déjà unique, mais il n'est jamais appelé Père. Alors que le Dieu des chrétiens est désigné comme père par Jésus lui-même. Le mystère de l'Incarnation introduit une communication étroite entre Dieu le Père et ses créatures. Quand Dieu se fait père, le père devient "image de Dieu" (disent les théologiens). Cependant, la figure terrestre du père se trouve effacée: Joseph n'est qu'un nourricier.

Exalté dans son prestige, le père est borné dans ses pouvoirs. Le seul vrai créateur des enfants qui viennent au monde, c'est Dieu: les droits de Dieu l'emportent sur ceux du géniteur. (Il n'est jamais question des droits de l'enfant dans le christianisme). Le père ne reçoit ses enfants "qu'en dépôt" dit Saint Paul: il doit protéger leur vie, assurer leur éducation, respecter leur liberté. Même si l'abandon, l'exposition n'ont jamais été interdits, le nombre des expositi se réduit à des cas particuliers. La seule manière chrétienne d'alléger les charges de famille c'est la chasteté, fortement valorisée d'ailleurs. Les Pères de l'Eglise enseignent que la chasteté et la virginité, vertus "salutaires" par excellence, sont infiniment supérieures à la fécondité. Tout s'est passé comme si une élite pieuse avait alors refusé la fatalité de la procréation...

Le mariage n'est qu'une concession accordée à ceux qui ne peuvent résister à la concupiscence. Monogame et indissoluble, il devient une institution fort austère que l'Eglise n'a réussi à imposer qu'au bout de plusieurs siècles. Le divorce est lui aussi tombé en désuétude même en cas de stérilité du couple. Et de même l'adoption: un couple stérile doit respecter la volonté de Dieu, se résigner à rester sans héritier et léguer ses biens à l'Eglise qui a la charge des pauvres. Le seul moyen pour un homme de devenir père c'est de fonder une famille en se mariant.

Une autre spécificité du christianisme c'est d'avoir introduit la parenté spirituelle. La véritable naissance de l'enfant c'est son baptême. Ce n'est plus le père qui accueille le nouveau-né dans sa maison, c'est le prêtre qui l'accueille dans la maison de Dieu. C'est l'âme qui compte, bien plus que le corps. Le prêtre représente Dieu et assume une paternité selon l'Esprit. En outre

au cours de la cérémonie, ce n'est pas le père qui dialogue avec le prêtre ce sont les parrains et marraines, responsables de l'éducation chrétienne de l'enfant, eux aussi parents en esprit.

Telles sont les figures paternelles héritées de l'Antiquité. Le *pater familias* romain et le père chrétien ont été un temps submergés par les grandes invasions et les troubles qui ont suivi. Le droit romain, redécouvert à partir du 12<sup>e</sup> siècle, a fait l'admiration des juristes médiévaux; il a permis de reconstruire partout la *patria potestas* sur laquelle d'ailleurs les rois absolus ont toujours cherché à s'appuyer:

Dieu, le roi, le père de famille, telle est la trinité garante de l'ordre sous l'ancien régime.

Quant aux valeurs chrétiennes, elles ne sont pas affirmées du jour au lendemain. L'enseignement de l'Eglise n'a pas toujours eu la même clarté, la même vigueur. En face d'elle, les ouailles ont changé: après les peuples romanisés du bassin méditerranéen, elle a prêché des hordes barbares aux coutumes disparates, puis les sociétés féodales, puis les sujets des rois absolus. Des intérêts divers ont résisté à ses messages ou s'y sont adaptés. A diverses reprises, la notion de famille est devenue floue. La violence et les troubles ont imposé des liens d'homme à homme étroits et complexes, et l'individu autonome a cessé pratiquement d'exister; la paternité s'est comme dissoute dans le groupe ou dans le lignage. Même la patrilinéarité s'est perdue: c'est seulement à partir du 12<sup>e</sup> siècle que le "nom du père" s'est à nouveau imposé partout.

## **II La paternité coutumière**

C'est sous l'effet de tels facteurs que s'est constituée ce qu'on peut appeler la paternité coutumière. La société qui émerge, à partir du 1<sup>er</sup> siècle, est hiérarchisée, inégalitaire: il y a plusieurs modèles de pères selon les milieux sociaux. Cette variété tient à ce que le rôle du père, sous l'Ancien régime, consiste surtout à transmettre un patrimoine; et c'est la diversité des patrimoines qui fonde la diversité des figures paternelles .

1) *Le modèle aristocratique* accorde une très grande importance à la lignée. Les ancêtres ont construit un patrimoine essentiellement symbolique composé de titres, de privilèges, d'honneur,



de gloire et de puissance. Leur rôle dans l'éducation est aussi important que celui du père: leurs portraits ornent les murs du château et leur brillante histoire est proposée comme modèle à chaque descendant. L'enfant noble, pourvu de fortes racines, est projeté dans l'avenir par le seul effet de son héritage; le père insère sans peine ses enfants dans une histoire qui les dépasse lui et eux. Ils ne sont que des maillons dans une chaîne, ce qui traduit bien l'hérédité du prénom.

Le modèle aristocratique impose une distance. Tout comme le *pater familias* romain, l'homme de qualité délégué les tâches éducatives. L'usage des nourrices trouve de nouvelles justifications. Un tabou s'appesantit sur les relations sexuelles pendant l'allaitement: on dit que le sperme gâche le lait. Les rapports sexuels sont supposés faire revenir les règles donc rendre possible une fécondation dangereuse pour la santé de la mère et pour celle de l'enfant au sein. Or le père chrétien ne doit pas commettre l'adultère. S'il ne peut se passer de son épouse, il est conduit à écarter l'enfant.

En principe c'est bien lui qui décide: tous les contrats de nourrisserie qui ont été conservés (en Italie notamment) sont signés de deux hommes, le géniteur et le nourricier. Les femmes n'ont pas voix au chapitre. Le nourricier est invité à se voir dans le rôle de Saint Joseph: en pratique il vend le lait de sa femme comme il vend celui de sa vache. . .

Tant que les familles de qualité ont vécu à la campagne, les parents n'étaient pas loin de leur rejetons et l'industrie nourricière créait des liens entre nobles et paysans: chaque enfant noble avait une "maman tétou", un père nourricier, des frères ou sœurs de lait auxquels il manifestait son affection. Mais au cours de l'âge classique, les familles de qualité viennent de plus en plus nombreuses habiter en ville. Les villes sont alors tout à fait insalubres (sans égouts, rues étroites, immondiçes) et les épidémies s'y développent rapidement. C'est une raison de placer à la campagne les petits-enfants. Mais alors la séparation entre parents et enfants est complète.

D'autant qu'ensuite l'éducation du jeune s'achève de plus en plus souvent dans un collège ou un pensionnat, en internat. Cette formule a été proposée avec succès par les nouveaux ordres religieux de la Contre Réforme (Jésuites, Oratoriens, Ursulines, Visitandines). Ces religieux voulaient rétablir l'influence catholique après les guerres de religion; ils ont su conquérir la confiance des parents en inventant des programmes d'enseignement et d'éducation qui correspondaient parfaitement aux besoins des classes dominantes. Dans ces institutions le rôle

essentiel revenait au confesseur, au "directeur de conscience": c'est lui bien plus que le géniteur qui dirigeait l'âme enfantine. On lui disait "Mon père". Les religieux, bien qu'ils fassent vœu de chasteté, ne se croyaient nullement exclus de la paternité, au contraire, ils pensaient en avoir reçu la meilleure part, qui est spirituelle. Ce partage allégeait à la fois les responsabilités des parents et aussi le poids de leur autorité sur les enfants .

Les enfants revenaient chez leurs parents vers 15 ou 16 ans, toutes les crises d'adolescence étant surmontées. Ils nouaient alors avec leur géniteur des relations fondées sur le respect plutôt que sur la tendresse. Ce modèle aristocratique ne choquait personne: ceux qui aspiraient à s'élever dans l'échelle sociale adoptaient ou imitaient le comportement des familles de qualité, bien loin de les critiquer.

2) *Le modèle paysan* est numériquement le plus répandu. Ici, le patrimoine, c'est la terre, vaste domaine, ou simple lopin. Le paysan y est d'autant plus attaché qu'il l'a péniblement conquise: il a été longtemps serf sur le fief du seigneur ; ce n'est qu'à partir du 1<sup>er</sup> siècle que les "tenures" ont été libérées. Ce bien est alors devenu symbole de liberté, de dignité. Le culte, autant que la culture, de la terre fa, comme l'âme paternelle. Le paysan engendre beaucoup moins par fatalisme que pour compenser d'avance une mortalité enfantine qui risque toujours de le priver d'héritier. Mais il est pris dans une tenaille: si la mort ne fauche pas assez, le nombre des enfants peut constituer une charge écrasante. C'est pourquoi l'infanticide a perduré dans les campagnes (malgré les interdits de l'Eglise), souvent camouflé en accident. Et dans les périodes de misère les abandons se multiplient. Les paysans les plus pauvres placent leurs enfants comme domestiques parfois dès l'âge de 10 ans.

Les tâches éducatives sont réparties selon le sexe. Le père ne s'occupe pas des tout-petits qui relèvent de la mère; il s'occupe peu de ses filles: elles doivent apprendre les tâches et les rôles féminins que le père ne peut leur montrer. Mais il prend en charge ses garçons dès qu'ils peuvent l'aider: il les soumet aux exigences de la terre et des bêtes, aux caprices du temps, au rythme des saisons. C'est une éducation par le travail, par l'exemple, peu loquace et souvent rude. "Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins" dit le laboureur de La Fontaine. La violence fait partie de l'identité virile, les cris et les coups ne sont pas épargnés à l'enfant. Mais celui-ci n'est que rarement réduit au tête à tête avec son géniteur; d'autres hommes sont là qui contribuent à son éducation: un oncle, un frère aîné, le parrain, le voisin.



Et dès sa quinzième année le jeune rejoint une " société de jeunesse" ou il achève sa socialisation loin du regard paternel. L'équivalent existe du côté féminin.

3) *Le troisième modèle est celui de l'habitant des villes*: artisan, commerçant, gens qui exercent des professions libérales ou qui ont acheté des offices. Ce qu'ils ont à transmettre, eux, c'est essentiellement un état, un métier. Le labeur ne suffit plus, il faut du savoir-faire, du savoir, du talent. Le père qui veut que son fils lui succède n'est plus seulement un patron mais aussi un enseignant: la relation devient plus riche, plus complexe. Et la fille est annexée. Car le père travaille souvent à domicile, près des siens; il souhaite marier sa fille à un confrère, à un disciple, et il l'éduque à cette fin. Tous les historiens sont d'accord pour penser que c'est dans les classes moyennes des villes que l'intimité familiale s'est affinée, que le lien entre père et enfants s'est resserré. La tutoiement est pratiqué des avant la Révolution, l'affectivité commence à s'exprimer. Rousseau qui est issu de ces milieux exprime cette sensibilité dans la Nouvelle *~ Iéloise* et dans *l'Emile*. De même Diderot dans son théâtre.

On objectera que Rousseau a abandonné les cinq enfants qu'il a eus de sa compagne, ce qui attire l'attention sur le père abandonneur, figure ancienne, on l'a vu. A l'âge classique on peut distinguer deux catégories de pères abandonneurs:

- les uns sont pauvres: le père du Petit Poucet est allé perdre ses enfants dans la forêt pour ne pas les voir mourir de faim. Dans les villes, en période de misère, les abandons étaient nombreux. Des institutions ont recueilli les enfants dès le 14<sup>e</sup> siècle, mais dans des conditions presque toujours pitoyables. La mortalité était effroyable. Ces institutions cherchaient des familles d'accueil, en offrant rétribution; le succès était médiocre. Il y a toujours eu cependant quelques couples disposés à accueillir les enfants trouvés, "pour l'honneur de Dieu": c'est-à-dire gratuitement; ils les élevaient comme leurs propres enfants et leur léguaient quelques biens: c'était une adoption du cœur, à défaut d'adoption légale.

- L'autre catégorie de père abandonneur c'est le père illégitime. Il n'en a pas toujours été ainsi. Au moyen-âge, et même encore aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, les féodaux, les grands seigneurs assumaient leurs bâtards, les élevaient, les établissaient. Mais à partir de la Contre Réforme, l'Eglise a sévi de plus en plus durement, avec l'appui du Roi. Il est peu à peu devenu honteux de faire des bâtards et les hommes ne les ont plus reconnus. Les juges se sont d'abord évertués

à rechercher les pères défailants; mais à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, le fléau s'aggravant, les juges ont renoncé. Alors apparaît l'expression "fille-mère": le langage admet qu'une fille, non mariée, puisse avoir un enfant, qu'un enfant ait une mère, mais pas de père. Certains hospices s'équipent de "tours": on pouvait y déposer anonymement l'enfant sans père; la "fille mère" pouvait l'oublier, et repartir sur le droit chemin. Désormais l'abandon était imputé à la mère, non plus au père.

Les sociétés préindustrielles présentent donc des modèles divers de paternité. Mais le trait commun et essentiel, sur lequel il faut insister c'est la prépondérance, la responsabilité du père. Les pouvoirs publics ne connaissent que lui. Le destin d'un enfant dépend de qui est son père, son rang social est celui de son père. Le père conserve la *patria potestas*.

Si les coutumes varient d'une région à l'autre, la loi du père est dure partout. Son pouvoir de correction lui permet de faire jeter son fils en prison, sa fille au couvent sur simple demande au juge (les lettres de cachet servent à cela). Le fils mineur de trente ans, la fille mineure de 25 ne peuvent s'engager par contrat: ils ne peuvent ni se marier, ni entrer en religion, ni disposer de leurs biens propres. C'est le père qui décide de l'avenir de chacun parfois sans même l'avertir; c'est lui qui négocie des alliances avantageuses ou l'intérêt l'emporte sur les sentiments; lui qui fixe le montant d'une dot, ou d'une part d'héritage; lui qui pousse ses cadets vers l'Eglise. Il exige de tous non seulement le respect et l'obéissance, mais aussi l'amour et la reconnaissance, puisqu'il a donné la vie et qu'il a subvenu aux premiers besoins. La loi du père, Freud la trouve encore presque intacte à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

La loi du père est dure aussi pour le père. Afin de protéger le patrimoine, il s'oblige à privilégier l'aîné aux dépens du cadet, le garçon aux dépens de la fille, le légitime aux dépens du bâtard, parfois à son cœur défendant. Il se refuse le droit de manifester ses sentiments. La tendresse serait signe de faiblesse: elle révélerait à l'enfant (ou à la femme) leur pouvoir.

### **III Avènement de la famille Oedipienne**

Aussi le déclin de la famille "traditionnelle" se marque-t-il surtout par un recul, lent et progressif de la présence et de la puissance du père, et par une affirmation de la mère. Ce mouvement d'équilibration conduit au seuil de la famille oedipienne.



Les facteurs du changement sont d'ordre politique et d'ordre économique .

### *1) Facteurs politiques*

Locke, Puffendorf, Rousseau, l'Encyclopédie, telles sont les bases philosophiques d'un rationalisme, qui, au 18<sup>e</sup> siècle sape toutes les bases du pouvoir absolu. L'autorité du père, disent les philosophes et les juristes, n'est justifiée que par les besoins de l'enfant; elle doit cesser dès que l'enfant se passe de secours. L'Etat peut, et même d o i t réglementer les droits du père et les transformer en devoirs d'éducation. Ainsi s'ébauche à la veille de la Révolution une prise de conscience des droits de l'enfant qui n'est plus la propriété de son géniteur. Et dans cette nouvelle perspective, même les droits de Dieu sont mis entre parenthèses.

En France, par exemple, la législation révolutionnaire opère un renversement des valeurs. La Constituante, en abolissant les lettres de cachet des 1790, limite le droit paternel de correction. La Législative fixe la majorité à 21 ans (loi 20-25 sept. 92) : le père perd alors tout pouvoir sur son enfant, garçon ou fille, parvenu à cet âge. La Convention (loi 7 - 11 mars 93 ) impose le partage égal des héritages, ce qui prive le père de la libre disposition des biens patrimoniaux (moyen de pression sur les enfants rebelles). Les patriotes ont en outre multiplié les projets d'instruction publique qui créaient des écoles d'Etat et des programmes nationaux. Et la Convention a voulu rendre obligatoire l'entrée de tous les enfants, filles comprises, dans les écoles de la République. Balzac voit l'exécution de Louis XVI (21.01.93) comme le symbole du "meurtre du père". Il est vrai que le Code Napoléon a rétabli en partie la puissance paternelle à propos du droit de correction et des héritages. Mais il a maintenu l'essentiel.

### *2) Facteurs économiques*

Les facteurs économiques ont joué contre le père. La première révolution industrielle a réduit les salaires, ce qui a contraint parfois la mère et les enfants à aller travailler en usine. Le travail des enfants a bientôt fait scandale: il ruinait la santé de la race, les forces vives de la nation. Mais protéger les enfants c'était limiter l'autorité du père sur eux. Le législateur français ne s'y est décidé que timidement: d'abord en 1841, en promulguant une loi réglementant le travail des enfants, loi qui fut mal appliquée. L'école obligatoire en 1882 est allée dans le même sens. Enfin, en 1889, après 9 ans de débats passionnés, fut votée la loi qui autorisait le juge à déchoir un homme de sa puissance paternelle. En effet la police déplorait l'aggravation du "vagabondage" des enfants, et la délinquance juvénile; dans certains cas il s'avérait que le père

lui-même poussait ses enfants au vol et à la prostitution. La puissance paternelle apparaissait alors coupable d'abus qui menaçaient l'ordre social. Le pouvoir du père cessait d'être un en-soi intouchable, il était soumis à des critères de sécurité publique et placé sous contrôle de la collectivité. C'était là un ébranlement du patriarcat dans son principe même. En fait la loi n'a été que rarement appliquée et n'a frappé que des marginaux.

Mais même dans les couches moyennes et supérieures, l'évolution économique tendait à réduire l'autorité paternelle.

L'essor du capitalisme a ruiné progressivement les entreprises familiales. On ne produit plus chez soi. Pour nourrir les siens le père doit désormais quitter son foyer. Il s'ensuit plusieurs conséquences. D'abord l'homme dissocie sa vie professionnelle de sa vie familiale, et il tend à accorder de plus en plus d'importance à la première, qui lui promet, ou du moins lui propose, des chances nouvelles de succès, de notoriété, d'ascension sociale, de valorisation personnelle. Les romans de Balzac sont peuplés de jeunes ambitieux auprès desquels le père Goriot, dévoré d'amour paternel, inspire plus de pitié que d'envie. Beaucoup d'hommes retardent leur mariage, ou même y renoncent pour jouir de cette liberté nouvelle qu'on appelle la "vie de garçon"; il leur arrive alors d'engendrer des enfants illégitimes, mais à la différence des grands seigneurs de l'âge classique, ils ne les assument plus, ils les laissent à la charge de la "fille-mère", voués au mépris public et à la misère. Les hommes mariés, eux, réduisent leur progéniture. La procréation perd beaucoup de prestige dans la conscience masculine (il arrive qu'on ridiculise le "lapinisme" de certains) et les charges éducatives commencent à paraître pesantes.

En même temps, du fait qu'il travaille hors de la maison, le travail du père devient invisible, ses enfants n'en mesurent plus le mérite, ni les résultats, ni la valeur. Du coup son autorité se vide de toute justification, elle n'a plus d'autre fonction que répressive, et alors elle déclenche la rébellion de l'enfant, ou bien elle se heurte à son indifférence .

Un autre facteur de séparation ce sont les études: l'éventuelle réussite des enfants semble leur être de plus en plus personnelle. Elle doit beaucoup moins au patrimoine que transmet le père, beaucoup plus à des savoirs que le père ne domine pas.



Ajoutons les effets catastrophiques de la première guerre mondiale. Les pères ont été non seulement absents trop longtemps, mais en outre démoralisés par un massacre odieux, dont les justifications avaient perdu toute évidence. Revenus au foyer ils y ont cherché des consolations affectives.

3) Pendant ce temps le centre de gravité de la famille s'est déplacé vers la mère. Alors que le père allait travailler au dehors la mère s'installait au foyer ("la mère au foyer"), assumant une responsabilité éducative de plus en plus large, même auprès des garçons. D'ailleurs, elle mettait au monde moins d'enfants ce qui lui permettait d'individualiser ses relations avec chacun. Elle s'habitua à l'idée que ses enfants étaient à elle, qu'elle les connaissait mieux que leur père ne pouvait les connaître. C'est alors que l'amour maternel est devenu l'objet d'une exaltation lyrique. D'ailleurs, après le rétablissement du divorce (en France, 1884), c'est presque toujours à la mère que le Juge confiait les enfants du couple séparé. L'ouvrière était beaucoup plus estimée que l'ouvrier: on comptait sur elle pour conserver et transmettre les vertus familiales et la foi chrétienne, pour empêcher ses fils d'aller au cabaret et d'écouter les socialistes. La première guerre mondiale qui a laissé tant d'orphelins a confirmé que les femmes pouvaient élever seules leurs enfants, sans risque majeur pour ces derniers.

Cette évolution des rôles parentaux ne s'est effectuée que lentement, elle est restée longtemps invisible pour le père. C'est seulement entre 1965 et 1975 (en France) que les lois décisives sur l'autorité parentale, sur la dépénalisation de la contraception et de l'avortement, ont rendu manifestes les pouvoirs de la mère.

4) Toutefois, pour apprécier la nouvelle situation du père, il faut prendre en compte un autre élément tout à fait décisif, c'est l'invasion des pouvoirs publics dans la vie privée. Ceux qui prophétisent le matriarcat se trompent. Certes la mère et l'enfant sont de moins en moins dans la main du père, mais ils sont passés sous le contrôle des travailleurs sociaux, des médecins, des psy, des juges. Et les lois qui déterminent leur sort sont élaborées et promulguées par des hommes. Le patriarcat ne fonctionne plus à l'intérieur de la famille, mais il reste tout puissant dans la société.

Qu'il s'agisse de l'éducateur ou de la puéricultrice, on observe une professionnalisation, une technicisation de la fonction parentale, avec formation et diplômes; à tel point qu'on peut se

demander s'il faudra un jour faire des études et passer un examen pour devenir parent. En même temps, une femme déclare sa grossesse, au père si elle veut, mais elle doit la déclarer aux responsables de la santé publique; elle doit vivre la gestation sous surveillance médicale; elle met l'enfant au monde hors de la maison du père; elle soumet le petit à des visites obligatoires. Le père n'est pas exclu du processus, mais il n'y est d'aucune utilité. En outre depuis Freud, la psychanalyse a fortement désacralisé la famille patriarcale: la relation mère-enfant, père-enfant est devenu objet de science. Tel chercheur spécialisé étudie le père divorcé, tel autre le père violent; tel interroge le demandeur de vasectomie, tel autre le donneur de sperme, etc. Derniers envahisseurs, les juristes. L'ancien droit de la famille est à présent submergé par le droit de l'enfant: axiomatique précieuse certes, mais qui postule une incompétence possible des parents; il y a des juges des enfants ~ mais aussi des juges des affaires familiales, et des avocats d'enfants.

Tous ces intermédiaires deviennent indispensables dès lors que la famille instable, "incertaine" (dit Louis Roussel), se compose, se décompose, se recompose, à l'infini, et que l'homme adulte assume à son foyer l'éducation d'enfants engendrés par d'autres. Le médecin, le psy, le juge, tels sont les nouveaux pères. Comment "l'ancien" père ne serait-il pas désemparé ? La figure du père, jadis reflet de la majesté divine est bien, à tout jamais, détachée du sacré. Ce qu'on appelle la crise de la paternité, c'est la prise de conscience de ces phénomènes; elle a été lente et tardive. On assiste à présent à une double réaction des pères:

- l'une, violente, est le fait d'hommes en colère qui ne peuvent accepter la perte de leur antique suprématie. Ils se regroupent en associations pour défendre la "condition paternelle", et faire reconnaître leurs droits qu'ils estiment bafoués. Ils obtiennent parfois des redressements. En France les lois ont accordé l'autorité parentale au père naturel non marié à la mère s'il a reconnu l'enfant (sous réserve du consentement de la mère) .

- l'autre réaction essaie d'être constructive. Elle est le fait de psychologues ou de psycho-sociologues qui veulent aider les hommes à construire de nouvelles relations avec leurs enfants. Une foule d'ouvrages depuis 1945 ont pour titre approximatif "Le métier de père". Le terme métier est intéressant, cela prouve que la paternité n'est plus un pouvoir: c'est devenu un service et une relation. Ces livres insistent sur le bonheur affectif que procure la paternité, fut-elle adoptive. D'où le comportement de ces "nouveaux pères" qui veulent tant pouponner,



mais qui se dispensent toujours des tâches serviles (donner le repas, mais non laver l'assiette...).

Ce qui semble le plus nouveau dans cette description du métier de père, c'est le mouvement perpétuel qui caractérise notre culture: tout évolue trop vite. Le père ne peut plus aider son enfant écolier parce que les savoirs et les méthodes sont en mutation continue; il ne peut plus imposer un métier, ni même une morale pour des raisons analogues; et comme les rôles masculin et féminin tendent à se confondre, il ne peut plus préparer son fils à une virilité semblable à la sienne. On touche ici au cœur du problème. Se demander comment être père, c'est aussi se demander comment être un homme.

Les pères des jeunes générations doivent savoir qu'ils auront désormais trois sortes de relations à gérer, et d'abord à construire: avec une femme-mère, avec les pouvoirs publics, et avec des enfants qui ne sont plus, et ne seront sans doute plus jamais, uniquement leurs.

\* Les pages qui suivent résument l'ouvrage d'Yvonne Knibiehler, *Les pères aussi ont une histoire*, Hachette, 1987.



Bibliotheek K. U. Brabant



17 000 01333829 9